

IDÉES

Terrorisme : « Le profil de Cherif Chekatt est dominant depuis longtemps »

Ceux qui ont fait le choix du passage à l'acte sont généralement marqués par trois composantes, la jeunesse, la relégation sociale et raciale et une souffrance psycho-affective, explique le sociologue Daniel Verba dans une tribune au « Monde ».

Par Daniel Verba • Publié aujourd'hui à 11h39, mis à jour à 11h53

Article réservé aux abonnés



« Sur les quelque 20 000 individus radicalisés en France, 75 % ont moins de 25 ans et sont parfois encore très jeunes. » Photo : Strasbourg, samedi 15 décembre, hommage aux victimes de l'attentat. Jean-Francois Badias / AP

Tribune. Dans sa tribune « Cherif Chekatt ou le faux djihadiste » (*Le Monde* du 14 décembre), le sociologue Farhad Khosrokhavar déclare que Cherif Chekatt est un « faux djihadiste » comme si dans les attentats précédents, nous avions eu affaire à de « vrais djihadistes ».

Or, le profil de Cherif Chekatt est dominant depuis longtemps, comme le montrent les travaux que je mène avec Faïza Guélamine dans le secteur socio-éducatif très exposé à différentes formes de radicalisation. Il n'y a en quelque sorte que de faux djihadistes.

Trois composantes reviennent de manière fréquente dans les parcours des personnes qui ont commis des actes criminels au nom de l'islam :

La première est la jeunesse. Sur les quelque 20 000 individus radicalisés en France, 75 % ont moins de

25 ans et sont parfois encore très jeunes. L'adolescence est, en effet, une période radicale en soi, qui donne non seulement lieu à des affrontements parfois rudes avec les générations précédentes mais constitue aussi un moment de disponibilité pour les « grandes causes ». Le psychiatre Serge Hefez parle d'ailleurs du djihadisme comme d'une « *radicalisation adolescente* ».

Politique de la ville

La seconde composante est sociale : la presque totalité des terroristes identifiés sont issus des quartiers de la politique de la ville. Farhad Khosrokhavar précise d'ailleurs lui-même qu'on observe le même phénomène en Grande-Bretagne avec les descendants de migrants pakistanais ou bengali ainsi qu'en Belgique avec ceux venant du Maroc. Il suffit donc de se pencher sur la cartographie résidentielle des jeunes terroristes pour constater qu'ils viennent en majorité de quartiers populaires enclavés ou non, mais où la sociabilité adolescente et les carrières d'apprentis délinquants, favorisent des projets à forte rentabilité symbolique.

 **Lire aussi** | [Attentat de Strasbourg : Cherif Chekatt, le profil hybride du voyou radicalisé qui hante les services](#)

La requalification politico-religieuse qu'autorise la violence commise au nom de Dieu permet, en effet, de se soustraire au statut de « jeunes de banlieue » qui cumule tous les stéréotypes et permet une forme de rédemption qui est même censée profiter à l'entourage familial du « martyr ». Il n'échappera à personne que la plupart des personnes radicalisées portent des patronymes maghrébins ou sub-sahariens, en bref des populations « racisées ».

En outre, la radicalité à connotation religieuse ne peut véritablement se déployer sous forme de crimes sans dispositions psycho-affectives. La plupart des femmes et des hommes qui passent à l'acte, le font aussi parce qu'ils sont en souffrance et la radicalité peut aussi exprimer le symptôme de cette « dépression d'infériorité » qu'évoquait déjà, en 1963, le psychiatre Francis Pasche. Beaucoup de jeunes hommes aux parcours chaotiques ont connu des phases dépressives qui les ont amenés à être suivis par des psychologues ou des éducateurs et la moitié des femmes prises en charge par le centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam, dirigé par Dounia Bouzar, avaient été abusées sexuellement.

Fragilité psychologique

Les jeunes filles, par exemple, peuvent passer en quelques jours de la prostitution à la religion, de la minijupe au nijab. Le psychanalyste Fethi Benslama rapporte qu'un juge antiterroriste considérait qu'au moins un tiers des personnes radicalisées dont il avait instruit les dossiers présentaient des troubles psychotiques. On peut donc parler légitimement de « fragilité psychologique ».

Lire aussi | [« Gilets jaunes » et attaque de Strasbourg : la mort de Cherif Chekatt a peu de chance de calmer le poison complotiste](#)

La dimension rédemptrice de la radicalité religieuse permet ainsi de répondre au besoin de réparation lorsqu'on a honte de son parcours et que les ressources pour le réhabiliter sont hors de portée immédiate. Familles éclatées ou pathologiques, placement, maltraitance, prostitution, misère sexuelle, échec scolaire et addictions composent un tableau clinique préoccupant qui peut trouver dans une proposition rédemptrice comme la radicalité à connotation religieuse et son incarnation dans le projet de califat du pseudo-Etat islamique, une résolution prometteuse et définitive puisqu'elle mène presque systématiquement à la mort mais aussi au paradis.

La radicalisation est donc bien un processus qui résulte d'un triptyque qui a déjà été bien identifié par les sciences sociales et la psychologie. En sociologie, on parle de « structure d'opportunité » pour décrire un ensemble de dispositions acquises par les individus et qui sont au croisement du social, du psychologique et du contexte. En d'autres termes, pour essayer de saisir un objet aussi fuyant que la

radicalisation, il faut à la fois appréhender les récurrences de contexte et les singularités de parcours.

Ces récurrences peuvent, en effet, être de nature socio-économique et s'exprimer à travers des processus de discrimination ou des phénomènes de désaffiliation qui produisent un sentiment mortifère de disqualification ; mais il n'est pas exclu que la socialisation familiale ou celle qui se déploie au sein du groupe des pairs, puissent aussi contribuer à créer un terreau d'exécration sociale et raciale chez des adolescents fragilisés par l'échec et le ressentiment.

Comme l'expliquait en d'autres temps et pour d'autres causes, le psychiatre Claude Olievenstein, la radicalité comme la toxicomanie, « *c'est la rencontre d'un produit, d'une personnalité et d'un moment socio-culturel.* » Le produit étant « l'islam » radical, la personnalité, celle de ces adolescents aux parcours chaotiques et le contexte celui d'une société en voie de se fracturer en autant d'identités meurtrières que d'appartenances.

¶ **Daniel Verba** a codirigé avec **Faïza Guélamine** *Interventions sociales et Faits religieux*, (EHESP, 2014) et *Faits religieux et Laïcité dans le secteur socio-éducatif*, (Dunod, 224 pages, 24 euros).

Daniel Verba (Sociologue à l'université Paris 13 Sorbonne Paris Cité et chercheur à l'IRIS / CNRS-EHESS-INSERM)